

Voltaire et le sentiment de l'amitié à travers sa correspondance, son théâtre et ses contes

Tout au long du dix-huitième siècle les Philosophes essayèrent d'expliquer ce qu'ils entendaient par amitié et s'appuyèrent sur ce que les Anciens avaient déjà approfondi. Pour certains l'amitié est une vertu dont l'origine remonte aux Stoïciens, pour d'autres l'amitié devient un sentiment loué par les Epicuriens. Voltaire semble rebelle à tout classement. Il évite l'ornière de la tradition pessimiste qui loue l'amitié-vertu tout en n'y croyant guère, et celle des philosophes optimistes qui devisent sur l'amitié-sentiment et, oubliant sa réalité en acte, l'étouffent sans le vouloir.

Nous nous proposons d'examiner quelques lettres tirées de sa *Correspondance*, une définition ou deux de son *Dictionnaire philosophique* et son conte "Jeannot et Colin" afin de dégager le paradoxe suivant: idéalisant et cultivant l'amitié au point d'en faire une véritable mystique, Voltaire en limite en même temps les implications et met l'accent sur la dimension vertueuse. Il est à espérer que nous parviendrons à détruire l'image d'un Voltaire rationnel et calculateur.

Voltaire considère l'amitié comme une vertu; en cela il ne diffère pas des prélats et des moralistes qui définissaient la conception ancienne de l'amitié. Toutefois il nomme vertu une amitié qui tire aussi son origine d'un enthousiasme sincère et en 1764 il rappelle que son époque ne possède pas l'enthousiasme des Grecs et que l'amitié ne brillait guère réellement au dix-septième siècle (*Dictionnaire philosophique* 15-16). Le mouvement libertin mis à part, il avait sans doute raison quant au dix-septième siècle, mais il reste moins convaincant quand il déclare que nul grand traité d'amitié n'existait dans les romans et le théâtre de son époque. Par contre, il semble que Voltaire synthé-

tise les attitudes stoïciennes et épicuriennes en glorifiant l'amitié au nom de la vertu et de la passion dans les vers suivants:

Mais qui célébrera l'Amitié courageuse,
 Première des vertus, passions des grands coeurs,
 Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
 Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
 (*Ode sur la mort de la princesse de Barith* dans les *Oeuvres complètes* 8: 465)

Influencé par les écrits de Plutarque, Voltaire ne se refuse pas l'occasion de dénoncer les faux amis et les flatteurs; nous décelons une animosité mal dissimulée envers les princes même avant son expérience à la cour de Prusse (*La Henriade* dans les *Oeuvres complètes* 8: 43-258). Trop de penseurs se défiaient de l'amitié parce qu'ils étaient témoins de l'hypocrisie de la société mondaine. Bien qu'il en soit aussi conscient, Voltaire demeure néanmoins fidèle à sa foi en l'amitié:

Du ciel alors daignant descendre
 L'Amitié vint à mon secours;
 Elle était peut-être aussi tendre
 Mais moins vive que les Amours.
 (*Stances VIII: A madame du Châtelet* (1741) dans les *Oeuvres complètes* 8: 513)

Parfois, un épicurisme désabusé s'empare de lui, et il nous encourage alors à réfléchir afin d'échapper à l'automatisme du quotidien et à aimer pour éviter le désespoir; il nous exhorte à trouver un ami pour nous rendre les maux moins vifs et les plaisirs plus grands (*Stances XV: Impromptu* (1750) dans les *Oeuvres complètes* 8: 521). L'amitié demeure sacrée même si les véritables amis sont rares:

Souvent l'Amitié chancelante
 Resserre sa pitié prudente;
 Son coeur glacé n'ose s'ouvrir;
 Son zèle est réduit à tout craindre:
 Il est cent amis pour nous plaindre,
 Et pas un pour nous secourir.
 (*Ode XVI: A la vérité* (1766) dans les *Oeuvres complètes* 8: 484)

Sa correspondance avec la marquise du Deffand révèle qu'il n'est pas le seul à ressentir cette lucidité désabusée; son amie l'éprouvera aussi quelques années plus tard:

Je ne sait pas mon cher Voltaire, de quel oeil vous envisagez ma mort; je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible; j'en feroit de même pour la vie si cela se pouvoit; je ne sait en vérité pas laquelle des deux mérite la préférence; je crains l'une, je hais l'autre. Ah! si on avoit un véritable ami, on ne serait pas dans cette recherche; au lieu de remèdes universels, on ne trouve que des poisons. (Besterman 83: 67-68)

Comment ne pas voir, cependant qu'en se confiant à Voltaire de sa solitude la marquise contribue néanmoins par le geste de l'écriture à la réalisation de l'amitié. Sans la sincérité de cet échange l'amitié ne pourrait en effet que déperir. La lettre de la marquise du Deffand rappelle quelque peu la citation attribuée à Socrate: "Mes amis, il n'y a pas d'amis." D'ailleurs, commencés dès 1720, les liens d'amitié de Voltaire pour la marquise sont allés en se renforçant, ce qui lui permet de dire en 1754:

Votre lettre, Madame, m'a attendri plus que vous ne pensez; et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de Mr. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit...Je ne regrettais donc, Madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler. Mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment. Je ne vous proposerai pas l'exemple de Mr. de Senneterre aveugle à vingt ans, toujours gai et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné: elle a ajouté à cet instinct le fonds de la boîte de Pandore, l'espérance...(Besterman 24: 116)

Lorsque Madame du Deffand devint aveugle en 1754, Voltaire pour la consoler, feignit de l'être devenu aussi. Le 19 août 1763, il adressa la lettre suivante à son amie: *L'Aveugle Voltaire à l'aveugle Madame la marquise Du Déffant* (Besterman 52: 244-245). Celle-ci loin d'être dupe lui répondit le 30 septembre de la même année: *L'Aveugle Duffand au soi disant aveugle, mais très clair voyant Voltaire* (Besterman 53: 50-51). Madame du Deffand lui écrit le 7 mars 1764:

Votre lettre est charmante, tout le monde m'en demande des copies; vous me consolez presque d'être aveugle; mais monsieur, vous n'êtes point de notre confrairie. J'ai beaucoup interrogé m. le duc de Villars. Vous jouissez de tous vos cinq sens comme à 30 ans, et surtout de ce dixième dont vous me parlez, qui fait votre bonheur, mais qui fait le malheur de bien d'autres. (Besterman 54: 166)

Enfin Voltaire concède avec tact que Madame du Deffand ne s'était point trompée:

Voici le temps, Madame, où vous devez avoir pour moi plus de bontés que jamais. Vous savez que je suis aveugle comme vous dès qu'il y a de la neige sur la terre; et j'ai par dessus vous les souffrances. (Besterman 71: 76)

Si je suis en vie au printems, Madame, je compte venir passer dix ou douze jours auprès de vous avec Madame Denis. J'aurai besoin d'une opération aux yeux, que je n'ose hasarder au commencement de l'hiver. Vous me direz que je suis bien insolent de vouloir encor avoir des yeux à mon âge quand vous n'en avez plus depuis si longtems. (Besterman 73: 155)

Libre à nous de trouver la délicatesse de Voltaire quelque peu agaçante car elle ne trompe personne. Il a cependant reconnu l'aspect essentiel, aspect sans lequel aucune amitié ne peut subsister: le sentiment.

Nous nous proposons d'examiner les liens entre Voltaire et Thiriot qui ont duré une cinquantaine d'années. Ces liens illustrent notre point de vue qui soutient que Voltaire respectait l'idéal de l'amitié sans se faire d'illusions quant aux hommes. Devenu un homme célèbre, Voltaire rendit de nombreux services au paresseux Thiriot qui, mécréant conséquent, préférait jouer le rôle de parasite. Voltaire n'eut pas à se louer des services qu'il lui rendit. Thiriot se lia avec l'ennemi de son ami, Desfontaines, et eut une conduite équivoque. Il fit une centaine de souscriptions, en garda les fonds, et Voltaire remboursa la somme sans indignation, puis déclara:

Comme on a son bon ange, on a aussi son mauvais ange, et malheureusement c'est Thiriot qui fait cette fonction. Je sais qu'il m'a rendu de fort mauvais offices, mais je les veux ignorer. Il faut se respecter assez soi-même pour ne jamais se brouiller ouvertement avec

ses anciens amis et il faut être assez sage, pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service à portée de nous nuire. (Besterman 7: 181)

En 1767, encore une fois compromis par Thiriot, Voltaire écrit:

...je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peut trop de mollesse; et quoy qu'il arrive, je ne trahirai point une amitié de soixante années, et j'aime mieux tout souffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous déffie de deviner le mot de l'enigme, et vous sentés bien que ne puis l'écrire, mais vous devinés aisément la personne. (Besterman 64: 81)

Leurs rapports indiquent cette fois que le sentiment de l'amitié peut être éprouvée en dépit d'un manque de réciprocité, et que le vertueux professe une foi d'autant plus sereine qu'elle mesure à l'indignité de l'autre.

C'est dans le conte "Jeannot et Colin" (1764) que Voltaire présente le plus directement le thème de l'amitié. Celui-ci avait quelque actualité depuis la publication du *Diable boiteux* (1707) de Le Sage, de *Manon Lescaut* (1731) de Prévost, de *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Rousseau, et de *L'Amitié à l'épreuve* (1761) de Marmontel. Pourtant les oeuvres antérieures à "Jeannot et Colin" traitaient avant tout des passions en amour, l'amitié y tenait un rôle de second plan. Voltaire ainsi devance de dix ans Saint-Lambert et Diderot: *Les Deux Amis, conte iroquois* paraîtra en 1770, et *Les Deux Amis de Bourbonne* suivra en 1773.

Jeannot et Colin sont de familles modestes: l'un était fils d'un marchand de mulet, l'autre d'un laboureur. Les deux enfants s'aimaient et se fréquentaient assidûment. Leur amitié subit de sérieux revers à partir du moment où Jeannot apprend que sa fortune est faite. Colin, bon enfant, participe à la joie de son ami, qui quant à lui commence à l'éviter. Jeannot quitte la province pour Paris et rompt tout rapport avec Colin. Mais la fortune capricieuse déserte le nouveau riche qui fait l'expérience de la fragilité d'amitiés fondées sur le seul intérêt: une jeune veuve, sa maîtresse, l'humilie en offrant un poste de femme de chambre à sa mère lui fait don de quelques maximes insipides en guise de consolations. Jeannot désabusé n'apprécie guère l'ironie de la situation; mais l'action du récit revire une fois de plus quand il rencontre Colin, qui sans rancune s'exclame:

“Eh! mon Dieu! s’écria-t-il, je crois que c’est là Jeannot.” A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s’arrête: “C’est Jeannot lui-même, c’est Jeannot”. Le petit homme rebondi ne fait qu’un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. “Tu m’as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t’aimerai toujours”. Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglotant, une partie de son histoire. “Viens dans l’hôtellerie où je loge me conter le reste”, lui dit Colin; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.” (Voltaire, *Romans et contes* 136)

Colin vient de faire fortune dans le commerce. Sans ressentiment, il prend Jeannot sous sa protection et promet de lui apprendre un métier. Saisi de remords, celui-ci se rend compte que les gens qu’il avait estimés l’ont oublié dans l’indigence et que celui qu’il avait autrefois méprisé est le seul à lui venir en aide. On pourrait reprocher au jeune écervelé de ne pas savoir respecter les règles de la loi mondaine ni de les accepter avec grâce.

Voltaire pose ainsi un problème fondamental à toute relation amicale: une amitié peut-elle réellement subsister entre individus appartenant à différents niveaux sociaux? Certains demeurent mais elles sont extraordinaires. Diderot, une dizaine d’années plus tard, reprendra le même sujet; dans les *Deux amis de Bourbonne*, les liens d’amitié existaient parce que Félix et Olivier ne possédaient aucun bien matériel. Dans *Jacques le Fataliste*, l’un des amis était riche et l’autre pauvre; ce qui devait éventuellement créer une grande amitié ou une forte haine se résoud finalement en une fusion de haine et d’amitié. Voltaire n’envisage pas seulement sous un angle social les rapports de Jeannot et de Colin, mais il soulève aussi un problème moral et psychologique. Prenons sa citation sur l’amitié tirée du *Dictionnaire philosophique*:

C’est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n’être point méchant et vivre sans connaître l’amitié. Je dis *vertueuses* car les méchants n’ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes a des liaisons, les princes ont des courtisans; des hommes vertueux ont seuls des amis. (*Dictionnaire philosophique* 15-16)

Si nous nous donnons la peine d'examiner "Jeannot et Colin" à la lumière de cette citation, le récit n'illustre pas exactement le point de vue énoncé. On reconnaîtra que Colin fait preuve de vertu et de sensibilité, mais que Jeannot nous frappe par la rapidité avec laquelle il rompt avec son ami une fois que la fortune lui sourit, par la candeur avec laquelle il réussit à démasquer l'hypocrisie sociale une fois placé devant le fait accompli, par la souplesse avec laquelle il se dispose à bénéficier de la générosité de son ami, c'est-à-dire à cultiver le jardin de Colin. Jeannot est foncièrement bon enfant soit, vertueux non.

Quand Voltaire définit l'amitié comme étant un mariage de l'âme,¹ il saisit une notion de l'amitié qui mérite d'être approfondie. Pourrait-on comparer l'amitié au mariage? Quelques années plus tard, Dupont de Nemours montrera dans sa *Philosophie de l'univers* (1792) que l'amitié ne diffère en fin de compte de l'amour que par quelques nuances du plaisir physique; l'amitié comme l'amour a ses joies et ses inquiétudes. Il est inutile, pourrait-on rétorquer, de disséquer les mobiles explicites ou cachés qui poussent deux êtres à s'aimer et il est utile de savoir que l'un est un peu plus ou moins esclave et l'autre maître. On ne niera pas que cette division demeure quelque peu simpliste et qu'elle gagnerait à être nuancée, cependant il n'en reste pas moins qu'entre deux êtres l'équilibre des sentiments respectifs peut être mis en doute et que celui qui est plus attaché est aussi le plus dépendant.

En amitié, comme en amour, l'équilibre est tout aussi précaire. Ce mariage d'âme ainsi interprété conduirait à nier la définition de l'amitié basée sur le concept de la réciprocité: ainsi serait-il possible de justifier à la fois Rousseau qui toujours prêt à recevoir mais à ne rien donner, et Diogène pour lequel il fallait être prompt à se présenter la main ouverte aux amis.

Mais il se peut aussi que Voltaire suive la pensée de Le Maître de Claville qui dès 1737 disait que l'hymen et l'amitié ont leurs douceurs et leurs peines. L'amitié, comme l'amour, a ses moments de sérénité et d'angoisse. Avec "Jeannot et Colin", Voltaire traite de l'amitié et se refuse à la définir ou à l'intellectualiser: méfions-nous du monde mais reconnaissons que le sentiment de l'amitié existe et fions-nous aux amis. D'ailleurs il

ne s'agit pas chez Jeannot et Colin d'un rapport authentique de maître-esclave, mais plutôt d'un ami qui est ami et d'un autre qui ne l'est pas. Ce conte finit sur un ton aimable et dépourvu d'amertume.

Afin de mieux saisir le paradoxe d'un Voltaire enthousiaste et désabusé, reprenons ses réflexions sur l'amitié lorsque le philosophe avait alors soixante-dix ans:

Que porte ce contraste entre deux âmes tendres et honnêtes? Les obligations en sont plus fortes et plus faibles, selon leur degré de sensibilité et le nombre des services rendus, etc. L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs et chez les Arabes que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginé sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu sec en tout. L'amitié était un point de religion et de législation chez les Grecs. Les Thébins avaient le régiment des amants: beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de sodomites; ils se trompent; c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi et la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux...(*Dictionnaire philosophique* 15-16)

Voltaire se rapproche ainsi de la thèse d'Empédocle selon lequel "le geai connaît le geai,—le voleur connaît le voleur,—et le loup connaît le loup": le bon serait l'ami du bon en tant qu'il lui ressemble. Il reste également influencé par Platon qui estime que l'ami c'est celui qui aime, sans être aimé lui-même, celui qui est aimé et n'aime point, celui qui aime et est aimé en retour. Voltaire subit l'emprise des Stoïciens qui pensaient que le sage tient l'amitié pour une vertu. Ceci dit, il ne se contente pas d'exiger de l'amitié pour une vertu, mais aussi une sensibilité qui existe à différents degrés chez différentes personnes.

Imbu des écrits de l'Antiquité, Voltaire fait preuve toutefois d'une lucidité évidente. Dans son *Catéchisme chinois*, il propose ce qu'il entend par amitié:

Kou... L'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Erueil, et même que les sachets du grand Ranoud. Je suis étonné qu'on n'ai pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

Cu-Su... Gardez-vous en bien; l'amitié est assez sacrée d'elle même, ne la commandez jamais; il faut que le coeur soit libre; et puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y a autre mille bonzes qui, en prêchant et en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation. ("Cinquième entretien" du *Catéchisme chinois* dans le *Dictionnaire philosophique* 81)

Dans la citation traitée auparavant, Voltaire précise que l'amitié était un point de législation et de religion chez les Grecs; il semble approuver le fait que les Grecs vouaient un culte à l'amitié. Pourquoi semble-t-il en douter dorénavant?² Il se peut qu'il ait senti le danger de ce culte, car les penseurs qui se firent une idée trop absolue de l'amitié la transformèrent en idole et furent finalement poussés à la désacraliser. Il se peut que Voltaire se soit rendu compte des embûches qui guettaient une amitié idéalisée: de même que les Pères de l'Église adaptèrent le Stoïcisme à des fins théologiques et reléguèrent l'amitié à la devise "Dieu, roi, famille", les matérialistes durent exploiter l'Epicurisme à des fins gouvernementales, et vouèrent l'amitié à l'intérêt général et à la législation. Sachons gré à Voltaire d'avoir su éviter de tomber dans la systématisation et d'avoir cru en une amitié provenant d'un élan du coeur réglé par la raison.

*New College
University of Toronto*

NOTES

- 1 Voltaire, *Dictionnaire philosophique* Notes: *Var.*: "C'est le mariage de l'âme, c'est un contrat..." (éd. 1769), 437.
- 2 Voltaire, "Cinquième entretien" du *Catéchisme chinois* dans le *Dictionnaire philosophique* 437:

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Les médaillons du bon Piritouï,
Du sage Achate et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

OEUVRES CITÉES

Besterman, Theodore. *Voltaire's Correspondence*. 107 vols. Genève: Institut et Musée Voltaire, 1953-63.

Voltaire. *Oeuvres complètes*. 52 vols. Paris: Garnier, 1877-1885.

—. "Jeannot et Colin". Dans *Romans et contes*. Paris: Garnier, 1953. 129-136.

—. *Dictionnaire philosophique*. Paris: Garnier, 1960.